SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
du
Protestantisme français
reconnue d'utilité publique par décret du 13 Juillet 1870

Bulletin

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

Études, Documents, Chronique littéraire

LXXXIVe ANNÉE
HUITIÈME DE LA 6e SÉRIE
5. Décembre 1935



PARIS
Au siège de la Société
54, Rue des Saints-Pères (VIIe)

1935

70e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

de la Société de l'Histoire du Protestantisme français

et 50e ANNIVERSAIRE

de la Bibliothèque du Protestantisme français

Paris, 17 Novembre 1935

La Société a tenu sa 70e assemblée, par exception, dans sa Bibliothèque même, dont elle fêtait le cinquantenaire, dimanche 17 novembre, à 14 h. 30.

Des invitations avaient été adressées aux grandes Sociétés savantes et Bibliothèques de Paris ; plusieurs s'étaient fait représenter.

Dans la tribune avaient pris place M. le pasteur Marc Boegner, président de la Fédération protestante de France, et M. de Witt-Guizot, président de la Société. Etaient présents : MM. de Billy, ambassadeur de France ; Braun ; Cadet de Gassicourt, conservateur-adjoint honoraire à la Bibliothèque nationale ; Dobler, ministre plénipotentiaire ; pasteur Lecerf, président de la Société calviniste de France ; Julien-P. Monod ; professeur A. Paul ; de Peyster, inspecteur général des Finances ; Schmidt, inspecteur général des Bibliothèques de France ; de Watteville-Berckheim ; pasteur Pannier, membres du Comité.

Aux premiers rangs de l'assemblée se trouvaient Mmes N. Weiss, J. Viénot, R. Patry, J. Bianquis, Aubert de la Rüe, veuves de membres du Comité, et la comtesse Hubert de Pourtalès, nièce du président de la Société, donateur de la Bibliothèque, le baron Fernand de Schickler.

Dans la galerie avaient pris place les membres de l'Association chorale protestante qui, sous la direction de M. Schott, chantèrent les psaumes CXVI et CXXXVIII.

M. le pasteur Boegner fit la prière, puis le président de la Société prit la parole.

Il remercia M. Courteault, directeur des Archives nationales, qui représentait, en même temps que cette grande institution, la Société de l'Histoire de France dans le conseil

de laquelle siège toujours depuis l'origine de notre propre Société, un de nos membres. M. de Witt-Guizot donna connaissance de télégrammes et lettres exprimant les vœux et les félicitations de M. J. Cain, administrateur général de la Bibliothèque nationale ; de M. le professeur Eug. Choisy, président de la Société du Musée de la Réformation à Genève ; du président et du secrétaire général du Comité français des Sciences historiques (MM. Coville, membre de l'Institut, et Renouvin) ; de MM. Omont et Ad. Lods, membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; de M. le doyen Bruston, de la Faculté de théologie de Montpellier ; de M. le doyen Strohl, de la Faculté de théologie de Strasbourg ; de M. le professeur Jundt, de la Faculté de théologie de Paris ; de M. le professeur Ph. de Félice, président de la Société biblique de France ; de M. le pasteur Ch. Merle d'Aubigné, président de l'Union consistoriale des Eglises réformées de Paris ; de la Bibliothèque pastorale de Montbéliard, etc.

Discours de M. de WITT-GUIZOT

Président de la Société

Cette Assemblée générale est la première que j'aie l'honneur de présider depuis que, le printemps dernier, notre Comité a bien voulu m'appeler à la présidence de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Laissez-moi vous dire très simplement à quel point ce choix m'a surpris et ému ; comment, lorsque j'ai regardé autour de moi, je l'ai accueilli par le *non sum dignus* ; combien je souhaite que vous n'ayez jamais à vous repentir d'une désignation si flatteuse pour moi qui m'amène à succéder à des hommes éminents, justement et hautement prisés pour leur science, pour leur attachement au Protestantisme français et à sa glorieuse histoire, ainsi que pour leur belle fidélité aux travaux de l'esprit.

Nous voilà donc réunis pour fêter nos soixante-dix ans et le 50e anniversaire de la fondation de notre Bibliothèque, que les rares générosités du baron Fernand de Schickler ont permis d'installer, en 1885, dans cet immeuble, jadis destiné à une librairie toute profane, je crois, et qui n'avait lors de sa construction rien de commun avec notre objet. Les dons magnifiques qu'elle a reçus, et en particulier ceux de M. Alfred André, n'ont pas tardé à préciser sa mission et les services qu'elle était appelée à rendre.

C'est donc un jour de fête dont M. le pasteur J. Pannier va vous dire le caractère et auquel vous trouverez tout naturel que j'associe le souvenir de M. Nathanaël Weiss qui a été, pendant de si longues années, avec un jaillissement de vie, l'âme même de cette maison.

Mais, hélas, cette fête, de quels deuils cruels ne se trouve-t-elle pas accompagnée ?

Rappelez-vous la stupeur qui vous a frappés, le 2 février dernier, lorsque, quatorze mois après le décès de M. John Viénot, vous avez appris la mort subite de celui qu'il avait lui-même désigné pour lui succéder. M. le professeur R. Patry, frappé en pleines forces sans qu'il eût l'air de porter ses soixante ans, est tombé à son poste de travail, à la sortie d'un cours où, comme de coutume ses élèves l'avaient accueilli avec confiance et avec joie. Tout, en Raoul Patry, parlait de foi, de conscience, de labeur, d'espérance. Sa solidité spirituelle était accompagnée d'une exquise urbanité pleine de dignité, ainsi que d'une bonté parfaite qui ne pouvait vouloir que le bien.

La carrière de M. Patry avait été toute d'harmonie et d'homogénéité. Longtemps au contact des jeunes comme Secrétaire de la Fédération des Etudiants chrétiens (1902), il s'était entretenu avec eux de leurs besoins et de leurs espoirs. Puis, à Caen (1905) il avait été à la tête d'une paroisse où trois générations successives de pasteurs appartenant à la même famille se sont suivies depuis trois quarts de siècles dans le même presbytère, s'y faisant également et constamment respecter et aimer. La guerre le prend là : elle fait de lui un aumônier. Après l'armistice, Strasbourg l'appelle dans l'une de ses Eglises ; l'Armée du Rhin le connaît ensuite durant l'occupation de la Rhénanie, comme conseiller technique du Haut Commandement pour les questions religieuses. Son tact, sa connaissance des choses allemandes lui permettent de rendre d'éminents services dans des fonctions délicates, analogues à celles qu'exerçait, comme aumônier catholique en chef, Mgr Rémond, l'actuel évêque de Nice. Puis ce fut la suppléance de Paul Sabatier à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, enfin la nomination à la Faculté de théologie de Paris, hautes fonctions par lesquelles il reprenait avec la jeunesse un contact où il dépensait sans compter tout son cœur.

Et partout, la passion de l'histoire l'a accompagné. Il arriva à être l'un des maîtres incontestés de celle du Protestantisme français ; ses ouvrages font autorité par la solidité de leur documentation et leur parfaite ordonnance : « Le

Régime de la liberté des cultes dans le Calvados, de 1795 à 1802 » (1921) que l'Institut récompensa, « la Religion de l'Allemagne d'aujourd'hui », sa magistrale thèse de doctorat sur « Duplessis Mornay, un huguenot homme d'Etat » (1933) auquel l'Académie française a décerné l'un de ses prix. — Messieurs, de tels hommes font honneur à l'Eglise et à la Science : l'une et l'autre, qui avaient encore tant à attendre de Raoul Patry, sont fondées à dire, au même titre que notre Société, combien elles se sont appauvries en le perdant.

M. le pasteur Emile Morel nous a été enlevé à 77 ans, après avoir exercé, dans le Protestantisme français, les plus hautes fonctions comme Président de l'Union Nationale des Eglises Réformées Evangéliques et comme Président de la Fédération Protestante de France : la connaissance profonde qu'il avait de nos Eglises, la grande finesse de son jugement, ses habitudes de méthode et d'ordre lui avaient valu une légitime autorité. — Mais comment ne pas rappeler ce que fut son rôle de pasteur et de Français, pendant les quatre années de l'occupation allemande qu'il passa dans sa paroisse de Cambrai, tandis que son fils, Marc Morel, récemment nommé bibliothécaire de la même ville, tombait, comme officier, pour la France, sans que les siens pussent en être informés avant la délivrance ? Et n'avaient-ils pas, le père et le fils, dans une touchante et familiale intimité faite de foi et de traditions, consacré depuis des mois un prodigieux labeur à la continuation des Tables analytiques du Bulletin de notre Société ? Le manuscrit, prêt pour l'impression en juillet 1914, fut enterré par M. Emile Morel dans le jardin du presbytère de Cambrai, tandis que les obus éclataient ; il y fut retrouvé intact en novembre 1918 et publié depuis lors par nos soins. Là, l'histoire a doublement et tragiquement marqué son sceau. En vérité que ne faut-il pas savoir lire parfois entre les lignes d'un livre ou d'un répertoire !

C'est au moment où l'Académie française allait lui décerner un prix pour son ouvrage sur « Les origines de la Société des Missions de Paris », que M. le pasteur J. Bianquis nous a quittés. Il était presque le doyen de nos historiens. Est-ce possible, tant il était encore alerte, débordant de vitalité, de fougue et tant sa conversation était brillante. Jusqu'au bout, M. Jean Bianquis a parlé, prêché, écrit, voyagé, agi, ne cessant de faire des recherches qui pussent satisfaire l'inlassable et passionnée curiosité de son esprit, fixer des détails, faciliter des recoupements, lui permettre

de servir, en France, en terres de mission, en Syrie. Que de fois j'ai correspondu avec lui au sujet de l'histoire de familles cévenoles dont le sang nous unissait par delà les siècles ! — Jean Bianquis et « les Missions », dont il avait été le Directeur, n'était-ce pas comme une union indissoluble conclue à vie pour le bien de l'Eglise et celui de la Patrie ?

L'Eglise. La Patrie. M. l'Amiral Charlier, grand croix de la Légion d'honneur, ne les avait jamais séparées l'une de l'autre, ni dans son cœur, ni dans son esprit. Sa carrière, ouverte par une blessure de guerre, avait commencé en Chine, et certes à belle école, sous les ordres de l'Amiral Courbet. Elle s'était poursuivie auprès d'hommes comme les Amiraux Fournier, Perrier et Germinet. Appelé par ses brillants services au commandement de l'Ecole supérieure de la Marine, gouverneur du Havre pendant la guerre puis commandant de l'escadre de la Méditerranée occidentale, enfin commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée, il aimait à rappeler que, petit-fils de pasteur, sa fidélité huguenote demeurait entière. Il avait présidé en 1930 l'Assemblée générale du Musée du Désert. La mort l'a surpris au moment où, marin et protestant, fier d'une triple tradition chrétienne, maritime et coloniale, que le passé nous a léguée depuis Coligny, il allait achever une biographie de notre illustre coreligionnaire Duquesne, dont déjà il avait donné quelques extraits à notre Assemblée générale d'Alger en 1930.

Vers ces hommes si différents par l'orientation de la vie mais unis par un commun idéal et par une commune volonté de servir, va le respectueux hommage de nos regrets et de notre reconnaissance.

*
* *

Voilà, Messieurs, qu'après ces notes de deuil, j'ai la joie de saluer les forces nouvelles qui sont venues enrichir notre Comité.

Tandis que M. Adolphe Lods, professeur d'hébreu à la Sorbonne et chargé de cours à la Faculté de théologie de Paris, voulait bien accepter de siéger à nos côtés et d'y représenter une science difficile et rare, mais indispensable à l'histoire religieuse, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'appelait précisément dans son sein. Qu'il soit encore félicité d'un honneur qui rejaillit sur nous.

M. le professeur Lecerf, président de la Société Calviniste, ne pouvait pas, lui non plus, ne pas devenir des nôtres.

N'est-il pas aujourd'hui l'un des hommes qui ont approfondi avec le plus de pénétration la doctrine du grand réformateur, dont en France comme à l'étranger la pensée se pare du légitime renouveau que vous lui connaissez ?

Aux vœux que j'adresse à nos nouveaux collègues, permettez-moi d'en ajouter d'autres. Ils vont, ceux-là, vers notre cher vice-président, M. Armand Lods, membre du Comité depuis 43 années bien sonnées, et qui a célébré le 17 septembre son 81e anniversaire. A notre doyen, au précieux conseiller, au plus assidu et au plus averti des collègues, disons tous d'un même cœur : « Ad multos annos. »

*
* *

L'année 1935 n'a certes pas trouvé notre Société inactive. Pour faire face à la vie dont elle a donné les preuves, M. le pasteur J. Pannier a dû multiplier encore un zèle qui est cependant toujours en éveil.

Rappelez-vous l'exposition organisée durant le mois de mars à l'occasion du 4e centenaire de « *l'Institution Chrétienne* » et à laquelle la Bibliothèque Nationale a prêté son précieux concours, son Palais, l'éclat de son patronage : portraits, livres, manuscrits, on retrouvait là tout le frémissement et le bouillonnement du XVIe siècle. Le succès a dépassé les espérances, tant par le nombre que par la qualité des visiteurs ; et, n'en est-il pas qui ont découvert alors le protestantisme ? Mais demandez à M. Pannier (comme vous auriez pu le faire à Raoul Patry qui y portait un si vif intérêt), demandez à M. le pasteur Marc Boegner, à M. Lecerf, à M. Jean Cordey, à tous ceux qui ont apporté leur concours à sa longue préparation et que je ne peux nommer, ce que ce travail et la mise au point du beau catalogue préfacé par M. Abel Lefranc ont nécessité de démarches, de correspondances, d'efforts. Mais voilà que grâce à eux cette puissante synthèse a été réalisée et que S. M. la Reine des Pays-Bas, le Louvre, la Bibliothèque Nationale, la bibliothèque de l'Arsenal, les collections et bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères, nous ont confié leurs trésors grâce auxquels s'est manifesté avec éclat pour le grand public comment l'esprit français s'est incarné dans Calvin, chef de la Réforme française. Pensez au rayonnement que cet effort a valu à notre pays où les savants étrangers ont accouru. Pensez aux deux volumes intitulés *Journées d'Etudes calviniennes* publiés par notre Société, à cette occasion, à la suite des conférences qui se sont multipliées autour de l'exposition.

Franchissez les mois et vous voilà, à l'automne, en face de deux autres expositions organisées par M. Pannier, dans notre Bibliothèque elle-même, avec toutes les richesses de ses ressources propres : une Exposition du Luthéranisme français, à l'occasion de la Conférence Internationale qui s'est tenue, en octobre, à Paris, en présence d'éminentes personnalités étrangères venues de toutes les parties du monde ; une Exposition de la Révocation et du Refuge, à l'occasion du 250e anniversaire de cette date funeste de l'histoire de France que fut le 17 octobre 1685, jour de deuil français, que nous avons également commémorée à l'Oratoire, dans un service solennel.

Tout cet ensemble religieux, historique, artistique, ne constitue-t-il pas un bloc homogène, un « front » (pour employer un mot à la mode), une œuvre d'enseignement et de saine propagande dont il est indispensable de faire profiter la jeunesse de nos Eglises, trop souvent ignorante du glorieux passé auquel elle doit sa formation spirituelle ? Sans histoire, il ne saurait y avoir ni Nation ni Eglise, puisque c'est l'histoire seule qui permet de tenter de comprendre le présent et les devoirs qu'il commande.

Mais il ne suffit pas que cette action s'exerce à Paris, ou seulement à l'occasion d'événements importants. Les hommes qui ne gardent pas le contact avec nos provinces ne peuvent prétendre qu'ils connaissent et qu'ils comprennent la France, sa merveilleuse diversité et la variété de ses tendances. Votre 69e Assemblée générale s'est, à juste titre, déroulée en 1934 à Poitiers, centre important pour les origines de la Réforme en raison du séjour qu'y fit Calvin ; elle fut, hélas, la première et la dernière que Raoul Patry ait été appelé à présider : « le malheur de notre temps, disait-il, est que tout le monde respire sans espérer. Cela fait des vies sans contenu. J'échappe à cette atmosphère par l'histoire, où je trouve des hommes qui sont des hommes. »

Cela, nous aussi nous le cherchons.

Réunion, le lundi de la Pentecôte, au Bouschet-de-Pranles, près de la maison de Marie Durand ; assemblée annuelle à Noyon, en juillet, dans la maison de Calvin rétablie par vos soins ; assemblée annuelle du Musée du Désert, en septembre, à l'ombre de châtaigniers centenaires de Mialet, où des milliers d'auditeurs serrés les uns contre les autres ont entendu M. le gouverneur général Olivier, M. le pasteur Cadix, notre collègue René Puaux et le poète André Dumas.

Et presque au même moment, c'était à Boissières, dans le Gard, l'inauguration de la plaque apposée sur la maison

natale de Jacques Roger, pasteur du Désert, mort sur l'échafaud à Grenoble en 1745 ; c'était à Paris, rue des Eclu-ses-Saint-Martin, le 4 juillet, jour de la fête nationale des Etats-Unis, la cérémonie en l'honneur de l'Amiral John Paul Jones, que M. Gabriel Hanotaux avait bien voulu accepter de présider ; c'était le 7 juillet, à Dieppe, les belles fêtes du monument élevé à la mémoire du Capitaine de mer huguenot, Ribault, créateur de la colonie française qui s'établit en Floride, à Charleston, en 1562. Egalement en juillet, M. le pasteur J. Pannier traversait la Manche pour apporter les témoignages de notre amitié à la « Huguenot Society of London », qui groupe les descendants des réfugiés et qui précisément célébrait son cinquantenaire. Il y a quinze jours il répondait à l'invitation des Eglises du canton de Vaud, désireuses de commémorer l'anniversaire de la Révocation par une imposante assemblée dans la cathédrale de Lausanne.

Voilà, Messieurs, qui a, me semble-t-il, plus de signification qu'une sèche énumération. Cette belle bibliothèque est un foyer de vie intellectuelle et de probité scientifique ; notre maison est la maison du Souvenir. Mais si ici, l'on travaille, si ici l'on pense, si ici l'on n'oublie pas, c'est parce qu'il s'agit de transformer ce labeur, ces méditations, ces souvenirs en action pour le temps présent. Notre fierté est de nous compter parmi les mainteneurs de l'une des familles spirituelles françaises. La vie spirituelle de la France ne peut mourir ; cela serait un désastre national contre lequel doivent se liguer, dans une atmosphère réciproque de sincérité et de compréhension, tous ceux qui croient que le drapeau tricolore n'est encore ni déchiré, ni usé.

Et, puisque j'ai la joie de voir en face de moi les éminents représentants de Sociétés illustres auxquelles nous sommes liés par la collaboration et par l'amitié, qu'ils me laissent les remercier de l'honneur qu'ils ont bien voulu nous faire en assistant à cette assemblée et du réconfort que leur présence nous apporte.

Qu'ils emportent d'ici cette assurance qu'une seule et même pensée nous anime tous : faire, à la gloire de Dieu, pour le pays et par le moyen de la vie de l'esprit, du bon travail français.

*
* *

L'assemblée chanta le *Choral de Luther* (dont les paroles françaises sont de M. Lutteroth, l'un des fondateurs de la Société). Le secrétaire-bibliothécaire donna lecture de son rapport.

La Bibliothèque du Protestantisme français

Ses origines, son développement,

par M. le pasteur J. PANNIER.

Si bibliothecam habes, nihil deest, ainsi parlait Cicéron. « Là où il y a une bibliothèque, rien ne manque plus. »

Les livres ont été en honneur dès les premiers temps de la Réforme, dans les Eglises basées sur l'autorité de la Parole de Dieu que renferme le « Livre » par excellence, la Bible. Ici près, à Saint-Germain-des-Près, la bibliothèque des Bénédictins fut le berceau de la Réforme française : dès 1512, Lefèvre d'Etaples expliquait là l'épître aux Romains. A Noyon, Jean Calvin étudiant, déjà lecteur infatigable, se préparait à sa vocation en feuilletant les in-folio enchaînés sur des pupitres dans la « librairie des chanoines » (le plus ancien édifice de ce genre qui existe encore).

L'Eglise de Paris était à peine fondée lorsque parut en 1557 un livre que voici. C'est, dans notre bibliothèque — et probablement dans le monde entier — le seul volume subsistant, de ceux que posséda notre devancière il y a quatre siècles (1).

Après l'édit de Nantes le Synode se préoccupe d'organiser une bibliothèque commune à toutes les Eglises. De La Rochelle on écrit en 1606 à Scaliger : « Nous dressons une » Bibliothèque publique pour toutes les Eglises de France. » Nous mendions partout » ; (déjà ! le bibliothécaire actuel connaît bien ce devoir de mendier !...) « Si vous n'étiez si » loin, je vous conjurerais d'y contribuer pour quelque » chose, afin d'y faire écrire votre nom en grosse lettre d'or » parmi ceux qui nous aideront. » (Ici l'on a mis aussi, autrefois, de belles plaques de marbre : maintenant on ne peut plus le faire ; nous « mendions » encore, mais nous gravons les noms des bienfaiteurs... dans nos cœurs.)

Cette première bibliothèque du protestantisme français fut logée dans le temple de La Rochelle. Un pasteur (Merlin) l'a décrite « tendue de tapisseries tout à l'entour ; des tableaux de plate peinture (des fresques) étaient au fond, au-dessus de la tapisserie ». Après la prise de La Rochelle Richelieu, pour sa part de butin, s'attribua cette bibliothèque, et, après sa mort, elle fut donnée à la Sorbonne.

---

(1) Rés. 10.025. *Deux Instructions... au clergé et peuple de Valence et de Die, par leur évesque* (Monluc).

En 1607, le Synode national siège précisément en dessous de la salle des livres ; leur vue peut contribuer à faire voter une mesure générale : « Les Eglises qui en auront les moyens seront exhortées à dresser des bibliothèques pour l'usage de leurs pasteurs » (1). En ce temps, plusieurs érudits protestants occupaient des emplois dans la « Librairie » du roi : Casaubon y était « sous-maître » en 1603, plus tard « maître » ; Saumaise rédigeait avec Rigault le catalogue de cette Bibliothèque, transportée rue de la Harpe après 1617. L'architecte du roi, Salomon de Brosse, construisit près du temple de Charenton une salle pour la Bibliothèque du Consistoire. Lors de l'incendie de 1621 les livres furent volés. En 1626, nouvelle décision du Synode (à Castres) : il « exhorte toutes les provinces et les plus riches Eglises à ériger des bibliothèques communes pour la commodité des pasteurs ; l'Eglise de Paris, l'Université de Montauban et celle de Nîmes furent informées en particulier de l'intention du Synode ».

Louable intention, aussitôt suivie d'effet. Quelques semaines après, les livres commencent à être enregistrés à Charenton. Le catalogue est recopié en 1634 (il y a trois siècles), dans un volume solidement relié en veau noir, que j'ai manié à la Bibliothèque nationale (2). Sur le plat, dans un médaillon ovale, est frappé un emblème cher aux libraires protestants de ce temps : un ange présente un livre ouvert ; il est devant la croix, et foule aux pieds un squelette : c'est la vraie Religion triomphant de la puissance de la mort. Au-dessus, les lettres B(ibliothèque), E(glise), R(éformée), P(aris) (3).

Après la Révocation ce catalogue passa dans l'abbaye de Saint-Victor, dont la bibliothèque avait été (en 1652) la seconde ouverte au public (après la Mazarine, qui date de 1643). Si le catalogue resta à Paris, les volumes (1.534) furent transportés en Hollande, et vendus en 1722. Ils étaient, dit le prospectus de la vente, très bien reliés, « ele-

---

(1) Aymon : *Synodes*, I, 313. Le catalogue de l'Académie de Saumur est aux Archives Nationales, n° 239.

(2) Ms. fr. 24.480.

(3) M. Ch. Eggimann pense que le premier dessin de cette figure a été fait pour les imprimeurs rochelais Haultin. En 1581 il se trouve dans *les Vrais pourtraits des hommes illustres*, etc. (par Th. de Bèze), publiés à Genève chez Jean de Laon, avec 44 emblèmes parmi lesquels cette figure a le n° 39 ; mais elle figure « bien avant 1580 » sur les livres des Haultin. Voir ci-après p. 550.

gantissime » (1). Le seul ici recueilli est un Nouveau Testament, traduction latine et notes de Bèze (1624) (2).

Les livres de la bibliothèque de l'Eglise réformée de Rouen portaient de même frappé en or sur les plats un médaillon ovale représentant l'arche de Noé voguant sur les flots ; sur le toit une colombe a dans le bec un rameau d'olivier. En haut : ECCLES[ia] REFORM[ata] ROTHOM[agensis] (3). Ces volumes avaient été donnés par Louis XIV au collège des Jésuites de Rouen.

Après la Révolution, les Eglises reconstituées recommencent à se préoccuper de la question livres. Ancien membre de la Convention, le pasteur Rabaut-Pomier, en 1820, légua une partie de sa bibliothèque au Consistoire de Paris — qui plus tard la transmit à notre Société —, et le reste à la Faculté de Montauban.

II

En 1852 fut fondée la Société de l'Histoire du Protestantisme, et l'article premier est ainsi conçu : « Elle a pour but de rechercher et de recueillir, pour les étudier et les faire connaître, tous les documents inédits ou imprimés qui intéressent l'histoire des Eglises protestantes de langue française. »

Et l'article 5 : « Elle forme une bibliothèque ouverte au public. »

Le grand-père de notre président actuel, François Guizot, fut le premier président d'honneur. A l'assemblée de 1866 il disait : « Nous voulons fonder une bibliothèque ; elle est à peine commencée, elle n'existe que grâce à l'hospitalité que lui donne le président de votre Comité ; mais avec du temps, avec du zèle, avec votre concours, elle peut et doit prospérer. »

M. Fernand de Schickler avait été nommé président

(1) Cf. PANNIER : *Eglise réf. de Paris sous Louis XIII*, t. II (1931), p. 313 à 322.

(2) Bib. prot. fr., 14.953.

(3) On lisait dans le *Bulletin* dès 1853 (p. 232) : « M. E. de Fréville a acheté à Paris cinq volumes qui ont appartenu au Consistoire de Rouen : collection des *Germanicarum Eerum veteres scriptores* (Francfort, 1600, 1607, etc. in-fol.) cotés G 17 à 17. Le titre de G 17 porte à la main : *Ecclesiæ reformatæ Rothomagensis. Donum D^ni Joannis Totil.* G 15 porte : *D^ni Petri Daussi* (Pierre d'Aussy, de l'élection d'Argues, est signalé comme fugitif en 1688 par la *France prot.*, 2e éd., I, 588). Le *Bulletin* reproduit ce sceau. »

l'année précédente ; il n'avait pas trente ans, étant né à Paris en 1833, le 24 août (Saint-Barthélemy). Nous célébrons donc en même temps le cinquantenaire de l'ouverture de cette salle de travail et le centenaire de la naissance du grand travailleur qui l'a généreusement donnée (1). Dès le septième mois après son élection, il attire l'attention du Comité sur le devoir de fonder une bibliothèque, et donne le *Manuel du Libraire,* de Brunet : premier recueil de nos collections d'imprimés. Combien de dons, pendant quarante-quatre ans, sont venus rejoindre celui-là !

La bibliothèque, ouverte à partir de 1869 le vendredi après-midi, fut d'abord logée dans l'hôtel du jeune banquier, 16, place Vendôme. Combien elle fut menacée, à deux pas de la colonne, pendant la guerre étrangère et la guerre civile en 1871 ! Le 8 juin, le secrétaire de la Société, M. Jules Bonnet (ami de Mignet), écrit dans nos registres : « Gloire à Dieu ! L'humble sanctuaire de nos études est demeuré intact, lorsque la bibliothèque du Louvre, et tant d'autres, étaient la proie des flammes. Un éclat d'obus, pénétrant dans l'intérieur, est venu seulement écorner le cadre de la célèbre gravure de Girardet : assemblée surprise au Désert, portant pour épigraphe ces mots : « En la crainte de l'Eternel est une ferme assurance » (2).

Le 13 juillet 1870, la Société — et par conséquent la bibliothèque — avait été reconnue d'utilité publique, en partie grâce à l'appui de l'abbé Perraud qui avait apprécié les services déjà rendus (3). Ce fut un des derniers décrets signés par Napoléon III. A partir de 1872 la bibliothèque fut ouverte le jeudi de 1 heure à 5 heures (4).

Au premier fonds de 200 volumes s'en étaient joints en 1868 plus de 6.000 autres, réunis par le pasteur Athanase Coquerel fils (manuscrits ayant appartenu à Paul Rabaut et à ses fils, etc). En 1874 la bibliothèque dut être transportée dans un local plus vaste. Sur la même place Vendôme, M. de Schickler loua, au 21, un rez-de-chaussée.

Les livres devenant toujours plus nombreux, il acheta pour eux (le 5 juin 1885) tout un immeuble : celui où nous sommes. La maison sur la rue des Saints-Pères a appartenu,

---

(1) La famille de Schickler, chassée pour cause de religion de la ville hongroise de Gran, se réfugia à Bâle ; un de ses membres passa à Mulhouse, où il reçut le droit de bourgeoisie en 1710 (*Bull.*, 1927, p. 331).

(2) *Bull.*, 1910, p. 205.

(3) *Bull.*, 1927, p. 333.

(4) *Christianisme au XIXe siècle,* 26 janvier 1872.



Salle de travail de la Bibliothèque

au XIXe siècle, au marquis de Portes ; le bâtiment au fond de la cour a été construit (après 1868) par M. J.-E. Lacroix, éditeur, pour servir de librairie. Ce terrain dépendait jadis de l'hôtel voisin (aujourd'hui n° 52, ancien hôtel de Cavoye et de Villars) ; là, au temps où Grotius était ambassadeur de Suède, il fit prêcher des pasteurs luthériens et arminiens. Précédemment c'était le jardin de Salomon de Brosse (enterré dans le cimetière protestant voisin : 30, rue des Saints-Pères).

La nouvelle installation de la bibliothèque fut annoncée lors du bicentenaire de la Révocation en octobre 1885. C'est pourquoi nous commémorons cette année une date pour nous si importante.

L'ouverture eut lieu le 1er février 1886 (1). Au nom de beaucoup d'amis, M. le pasteur Puaux père, doyen des historiens protestants français, remit au généreux donateur une médaille de Roty frappée en son honneur. M. de Schickler répondit : « Ce que j'ai fait, je le devais, je ne pouvais faire autrement. Cet édifice représente l'union des cœurs sur le terrain de l'histoire » (2).

Une fois installée ici, la bibliothèque put définitivement jouer le rôle auquel la destinaient son président et son Comité. Dès la séance du 14 janvier 1869, elle est expressément dénommée Bibliothèque du Protestantisme français, le Comité voulant ainsi attester « que si elle est la propriété particulière de la Société qui l'a fondée, elle est aussi la propriété morale des protestants de France, appelés à l'accroître par leurs dons généreux et à en tirer profit pour leur histoire ».

M. de Schickler eut la joie de voir sa chère bibliothèque de plus en plus accrue et appréciée, tant par les Eglises que par le monde savant, jusqu'à sa mort, survenue en 1909 (3). Il avait été président quarante-quatre ans.

---

(1) *Bull.*, 1886, p. 94.

(2) *Bull.*, 1910, p. 206.

(3) L'immeuble fut définitivement donné à la Société par acte du 15 novembre 1895 (il y a 40 ans). Le vice-président était alors M. Ch. Waddington, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres, le trésorier M. Alf. Franklin, administrateur de la Bibliothèque Mazarine.

Le 24 novembre 1895 la donation fut acceptée par le Conseil de la Société que présidait M. Charles Read, président honoraire, et le 23 juillet 1896 autorisée par un décret du président de la République (alors M. Félix Faure).

Par acte du 10 mars 1896 M. de Schickler avait confirmé qu'il affectait à la Société biblique de Paris les locaux dont il s'était réservé la jouissance dans l'immeuble sur rue.

De même la Société a eu le rare privilège de conserver son premier bibliothécaire pendant quarante-quatre ans. M. le pasteur N. Weiss, entré en fonctions en 1879, a pris sa retraite en 1923. C'est à ces deux hommes que la bibliothèque a dû son beau développement. Il est juste que nous rendions hommage à leur mémoire dans cette salle qu'ils ont tant aimée. M. Weiss a donné à notre œuvre les règles suivant lesquelles elle continue à progresser, comme tout être qui vit d'une véritable vie.

III

Voici, pour terminer, quelques indications sur ce qui se trouve dans notre bibliothèque en cette présente année, la 70e de son âge, la 50e de son étalbissement ici, la 83e de l'existence de notre Société.

Il est difficile de dire combien de publications sont actuellement conservées dans nos salles... : une centaine de mille, peut-être. 705 nouvelles sont entrées en 1934. A ce jour, les derniers imprimés enregistrés portent les cotes 21.913 (petits formats), 2.460 (in-4°), 561 (in-folio). Mais il y a beaucoup de collections en plusieurs volumes : 85 pour notre Bulletin, y compris les 3 volumes de Tables ; beaucoup de Varia comprennent plusieurs brochures, etc. Il faut donc, au minimum, compter 72.000 volumes imprimés, dans la série générale. La colection André, si précieuse pour l'étude du XVIe siècle, renferme 1.218 volumes, la plupart somptueusement reliés. Les périodiques ont aussi une numérotation spéciale : 546 journaux et revues français, 134 anglais, 147 allemands, etc. Ajoutez 1.838 collections de rapports annuels d'œuvres religieuses diverses. Depuis dix ans, les coffres-forts établis par M. de Schickler au rez-de-chaussée ne suffisent plus pour les manuscrits ; ils sont montés au second étage, jusqu'au n° 1.097 ; (le n° 1 est le registre d'écrou des galériens, donné par un fils de l'amiral Baudin). Cela représente au moins 12.000 documents.

Parmi les estampes, les portraits, à eux seuls, sont 3.000. Nous ne dédaignons pas les cartes postales illustrées (493 temples, etc.). Notre Musée expose 233 tableaux et objets divers sur les murs de notre grande salle. M. Cadet de Gassicourt est en train d'inventorier notre médailler. Enfin 790 clichés typographiques sont à la disposition des auteurs et éditeurs pour illustrer leurs livres et journaux, et nos séries de clichés sur verre servent aux projections lumineuses.

Car tout cela n'est pas laissé sans usage. Les gens les plus divers, tantôt vieux professeurs et jeunes étudiants que la Sorbonne nous envoie, tantôt simples lecteurs et lectrices, viennent ici, non de Paris seulement, ou de province, mais de l'étranger, ayant souvent fait de longs voyages tout exprès pour cela. Quatre jours par semaine la salle leur est ouverte. 818 entrées ont été enregistrées du 1er octobre 1934 au 14 juillet 1935.

Mais ce n'est qu'une partie de la besogne du conservateur. Il reçoit chaque jour une abondante correspondance en diverses langues ; l'affranchissement des réponses et autres envois a coûté jusqu'à 28 francs en une seule après-midi. De tout temps, des descendants de réfugiés ont demandé des renseignements généalogiques sur leurs lointains ancêtres, mais depuis un an ces demandes ont pris une fréquence et une signification curieuses. Des personnages parfois haut placés en Allemagne se sont trouvés forcés de justifier que, si leurs aïeux avant la Révocation s'appelaient Abraham, Isaac, ou Jacob, ils avaient pourtant été baptisés... D'autre part plusieurs non-aryens, professeurs et étudiants exclus des universités d'outre-Rhin, sont venus s'asseoir à nos tables. Un jour, j'ai entendu une réflexion, et vu un mouvement de surprise, tristement pittoresques : un non-aryen écrivait, près du tableau représentant les protestants de France persécutés au XVIIe siècle ; arrive un aryen qui regarde, et dit à haute voix : « C'est étrange de penser qu'aujourd'hui encore, pour cause de religion, des gens sont persécutés... *en Russie* ! » Le non-aryen se retourna, et son regard dit clairement : « Pas en Russie seulement ! »

Il y a aussi, parfois le samedi après-midi, parfois le dimanche, des visites collectives : Unions chrétiennes, Associations cultuelles, mais en outre, groupes (non-protestants) pour l'utilisation des heures de loisir. Je ne sais vraiment si le protestantisme français possède une autre maison, un autre instrument de saine propagande, attirant plus de gens de tout âge, de toute condition sociale, de tant de parties de la France et de tant de nations étrangères.

Par ce qui se lit, se dit, se voit dans cette salle, par les livres qui en sortent (nous en prêtons beaucoup par l'intermédiaire de la Bibliothèque nationale), par les réponses qu'emporte chaque courrier, l'histoire du protestantisme français, et, mieux que cela, la pensée de fidèles témoins de l'Evangile, est diffusée par grandes ondes aux quatre coins de la France, et jusqu'au bout du monde... en Australie, au Cap de Bonne-Espérance !

IV

Résultat d'autant plus surprenant que les moyens mis à la disposition de la Bibliothèque sont parcimonieusement mesurés, — j'ai le regret de le dire — par le protestantisme français.

Autrefois M. de Schickler ne fut pas notre seul Mécène : il y en avait d'autres, qui donnaient libéralement à M. Weiss les moyens d'acheter à prix d'or (il y avait de l'or, en ce temps-là) tel livre, tel manuscrit. Il n'y en a plus, hélas !

Autrefois un grand nombre d'Eglises nous envoyaient la collecte de la Fête de la Réformation, instituée à la demande de notre Société ; les Synodes recommandaient de la soutenir ainsi. Cette année trente Eglises à peine se sont souvenues de nous, hélas !

D'où la conséquence que, faute de ressources, nous sommes contraints de laisser échapper des occasions qui jamais plus ne se représenteront : livres rares, manuscrits importants. Nous n'avons plus de quoi acheter, plus de quoi relier, plus de quoi chauffer notre salle, sauf peu de mois, seulement les trois premiers jours de la semaine... Le quatrième, les lecteurs mettent leur pardessus !

Est-ce là une attitude digne du protestantisme français ? Est-ce là une attitude digne des Eglises qui possèdent une Bibliothèque si réputée dans le monde savant de l'Ancien et du Nouveau Continent ? une Bibliothèque renfermant les glorieuses archives de tant de familles et tant d'Eglises de de France ?

On va dire au vieux bibliothécaire : « Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse ! » — Oui, je le suis, et fier de l'être. Et je trouve excellents les conseils que M. Josse donne à Sganarelle : « Si j'étais que de vous, j'achèterais à ma fille, dès aujourd'hui, une belle garniture... » Ma fille, en l'espèce, c'est notre chère Bibliothèque. La belle garniture dont elle a besoin, ce sont des livres, des reliures, des estampes, des médailles. Je répète donc avec conviction les conseils de M. Josse, même si vous les trouvez « admirables », mais « un peu intéressés » : Si j'étais que de vous, j'achèterais dès aujourd'hui pour elle cette belle garniture.

Un facile et excellent moyen de suivre ces conseils vous est précisément offert : il vient de se former une Société des Amis de la Bibliothèque, dont on vous offrira les Statuts. On n'a que l'embarras du choix quant au titre que l'on désire recevoir : Fondateur, Bienfaiteur, Associé, etc. Il y en a pour tous les goûts, et pour toutes les bourses, et nous

sommes très reconnaissants à ceux qui se sont inscrits en tête de liste.

L'an prochain notre assemblée se tiendra, s'il plaît à Dieu, à Montauban. Je vous y invite, et je souhaite que vous entendiez M. Josse se réjouir de ce que sa fille, la Bibliothèque, a reçu de ses Amis toute la belle garniture dont elle avait besoin.

D'avance je dis à ces Amis un gros : Merci !

Allocution de M. le pasteur Marc BOEGNER

Président de la Fédération protestante de France

M. le pasteur Boegner remercie la Société de l'Histoire du Protestantisme français d'avoir invité le président de la Fédération protestante. Les deux groupements ont été heureux de collaborer plus intimement cette année en deux occasions : l'exposition *Calvin et la Réforme française*, à la Bibliothèque Nationale, la commémoration du 250e anniversaire de la Révocation, à l'Oratoire du Louvre.

M. Boegner, jeune pasteur alors, a assisté à Crest à l'assemblée de notre Société où se trouvaient, avec le baron Fern. de Schickler, MM. N. Weiss et le professeur Bonet-Maury ; il exprime la reconnaissance de toutes les Eglises pour MM. Frank Puaux, Viénot et R. Patry, et pour le secrétaire et bibliothécaire actuel. M. Boegner applique à la Société d'Histoire un précepte énoncé naguère à propos de la Fédération des Etudiants chrétiens : pour se développer normalement, pour remplir toute sa destinée, un « mouvement » doit toujours revenir à ses origines. M. Boegner remarque que si le calvinisme voit actuellement, sur tant de points, s'affirmer sa vigueur et sa fécondité, c'est probablement aux lectures faites ici que ce fait est dû, en grande partie.

La Fédération protestante salue avec joie la fondation de l'Association des Amis de la Bibliothèque et lui souhaite grand succès.

*
* *

L'Assemblée chante le *Te Deum*. Avant de quitter la Bibliothèque, les assistants admirent, dans la salle du Conseil, une exposition de quelques livres rares et belles reliures.

QUELQUES DONS

A l'occasion de son cinquantenaire la Bibliothèque a commencé à recevoir des cadeaux agréables :

De M. Charles Eggimann : les papiers du président d'Oppède, le persécuteur des Vaudois de Cabrières et Mérindol au XVI[e] siècle.

De Mme Paul Vièles : un livre plus petit que le petit doigt, et destiné sans doute à être caché dans le chignon : c'est un psautier de 1652 conservé depuis trois siècles dans la famille de M. le pasteur Vièles et qu'il avait remis avant de mourir à Mme Vièles en lui disant de le transmettre à notre Bibliothèque au jour qu'il lui plairait de choisir. Ce petit volume est peut-être unique, car cette édition n'est signalée par aucun historien du psautier.

De M. Audap : une des premières éditions (La Rochelle, 1678) des *Sonnets chrestiens* de Laurent Drelincourt (dont le nom ne figure pas dans ce volume).



LA VRAIE RELIGION

SOCIÉTÉ
des
AMIS DE LA BIBLIOTHÈQUE
du Protestantisme français

Une nouvelle Association intitulée *Société des Amis de la Bibliothèque du Protestantisme français* vient de se fonder.

Les statuts ont été adoptés par l'Assemblée générale réunie au siège social (54, rue des Saints-Pères, à Paris), le 17 décembre 1935.

Le bureau a été composé comme suit :

Président : M. *Ch. Eggimann,* libraire, à Paris.

Vice-président : M. *André Morize,* légation de France à Athènes.

Secrétaire : M. *Emile Cleiftie*, préfet honoraire, à Paris.

Trésorier : M. *René Audap,* commissaire-priseur, à Paris.

Cette Association a pour but de réunir des cotisations (20 francs par an, au minimum) destinées à être versées, suivant les besoins, à la Société de l'Histoire du Protestantisme français pour aider celle-ci à acheter des livres, des manuscrits, des autographes, des objets d'art, ainsi que tous autres documents et objets ayant trait à l'histoire du protestantisme et à faire relier les livres et journaux : toutes dépenses que les ressources actuelles ne permettent pas de faire dans la mesure où ce serait nécessaire.

Cette Association se compose de toute personne ou collectivité (Eglise, Société savante) désirant contribuer au maintien et au développement de la Bibliothèque du Protestantisme français. Elle est appelée à s'attacher essentiellement à l'expansion de la vie spirituelle de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, laquelle a eu et doit continuer à avoir sa raison d'être et son autorité dans son rayonnement religieux et intellectuel, tant en France qu'à l'étranger.

Les adhésions sont reçues par le secrétaire soussigné ; les cotisations doivent être versées au compte chèques postaux *Paris Société des Amis de la Bibliothèque du Protestantisme,* ou au compte de la Société des Amis de la Bibliothèque, chez MM. Vernes, banquiers, 29, rue Taitbout, Paris (9e).

Em. CLEIFTIE.

Alençon. — Imp. Corbière et Jugain. *Le Gérant :* J. PANNIER.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

Fondée en 1852, reconnue d'utilité publique par décret du 13 juillet 1870

MEMBRES

On devient membre de la Société en souscrivant un abonnement au *Bulletin* ou en versant, une fois pour toutes, une somme de 500 francs.

BIBLIOTHEQUE ET MUSEE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS, fondés en en 1865, installés en 1885 rue des Saints-Pères, 54 (65.000 volumes imprimés; 12.000 manuscrits). *Conservateur :* M. le pasteur PANNIER.

La Bibliothèque est ouverte *: lundi, mardi, mercredi, jeudi de* 1 *h. à* 5 *h.* (Métro et Autobus : Saint-Germain-des-Prés) ; elle est fermée du 14 juillet à fin septembre.

MUSEE DU DESERT, fondé en 1910 au Mas Soubeyran, par Anduze (Gard).
Délégué à la conservation : M. le pasteur DURAND.

MUSEE CALVIN, ouvert en 1931, Place Aristide-Briand, à Noyon (Oise).
Conservateur : M. le pasteur PANNIER. *Le Musée est fermé le lundi.*

DONS ET LEGS

A LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

L'article 418, § 2, du décret du 27 décembre 1934, portant codification des lois relatives à l'enregistrement, fait bénéficier du tarif réduit de 10 fr. 80 pour cent les donations et legs faits à des établissements reconnus d'utilité publique qui mettent leurs collections artistiques ou littéraires à la disposition du public.

La Société de l'histoire du Protestantisme français rentre dans la catégorie de ces établissements. Afin d'éviter toute difficulté et toute réclamation de droits supérieurs par le fisc, la formule suivante doit être employée pour les legs :

Je donne et lègue à la Société de l'histoire du Protestantisme français, reconnue d'utilité publique, dont le siège est à Paris, 54, *rue des Saints-Pères, la somme de francs, franche et quitte de toutes charges, de tous frais, et spécialement des droits de mutation par décès, ladite somme [ou les revenus de la dite somme] devant être employés à l'achat d'œuvres d'art, d'objets ayant un caractère historique, de livres, d'imprimés, de manuscrits destinés à figurer dans la Bibliothèque de la Société ou de ses musées, conformément aux dispositions de l'article 418, § 2, du décret du 27 décembre 1934.*

Banquiers de la Société : MM. VERNES, 29, rue Taitbout, Paris. Chèques post. : 2071.

Pour le MUSEE CALVIN, à Noyon, les dons sont reçus : à *Paris*, par les mêmes Banquiers (Compte n° 2 de la Société) ; à *Londres*, chez Messrs. BARING brothers, Ltd., 8 Bishopsgate Street, E. C. 2 (*Calvin Memorial*) ; à *New-York*, chez Messrs. ISELIN, 36, Wall Street.

Alençon. - Imp. Corbière & Jugain.